

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. ET 2. ROBE DE CHAMBRE JAPONAISE, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

us faites cuire sur le grill
e poisson dans un plat et
jus de citron. Servez.

DE L'INDUSTRIE

es deux pages du milieu
ouveautés, dessinées chez
le l'Opéra, presque à l'an-
ce de l'Opéra.
un nouveau genre de feu-
marmotte, dont je prédis
excessivement original et
us ou même de deux cou-
avec bords marron, ou
lincé, etc., etc.
étriques à faire une visite
trouveront un choix in-
stéphants, mais de formes
us.

rières, 31, rue de Pen-
ar la *Revue de la Mode*,
modérés. Joins modèles.
i de confiance.

MESTIQUE

Cette confiture peut se
Cependant, il est préfé-
Espagne ou du Midi, ou
il prend l'écorce épaisse et
la coupe par morceaux
ève la chair intérieure la
écorce extérieure, de ma-
la plus dure, épaisse de
on morceaux carrés gros

ral au poids du fruit.
ssine avec une proportion
de sucre. Ce sucre étant
selon avec un zeste de ci-
orange par 500 grammes
une heure à une heure
trop soit bien épais. Cinq
ajoute le jus des citrons
e avec soin sans laisser
n pots; on la laisse bien
autres.
fruit, rappelle le goût du

que qui a paru le 18 août
sivante :
istique de G. Salvayre,
odie inédite, musique de
istique de Paul Dalloz,
13, quai Voltaire).

RAIS INCROYABLE
AU BOURSE DU COURS
LA MAISON DU
PIS JAUNE
EVASTIC DU GLOBE
ITE DE TRAITES SPECIAUX
ES PUNICIFANS DE PENNE
NIS DE LA CAPITALE

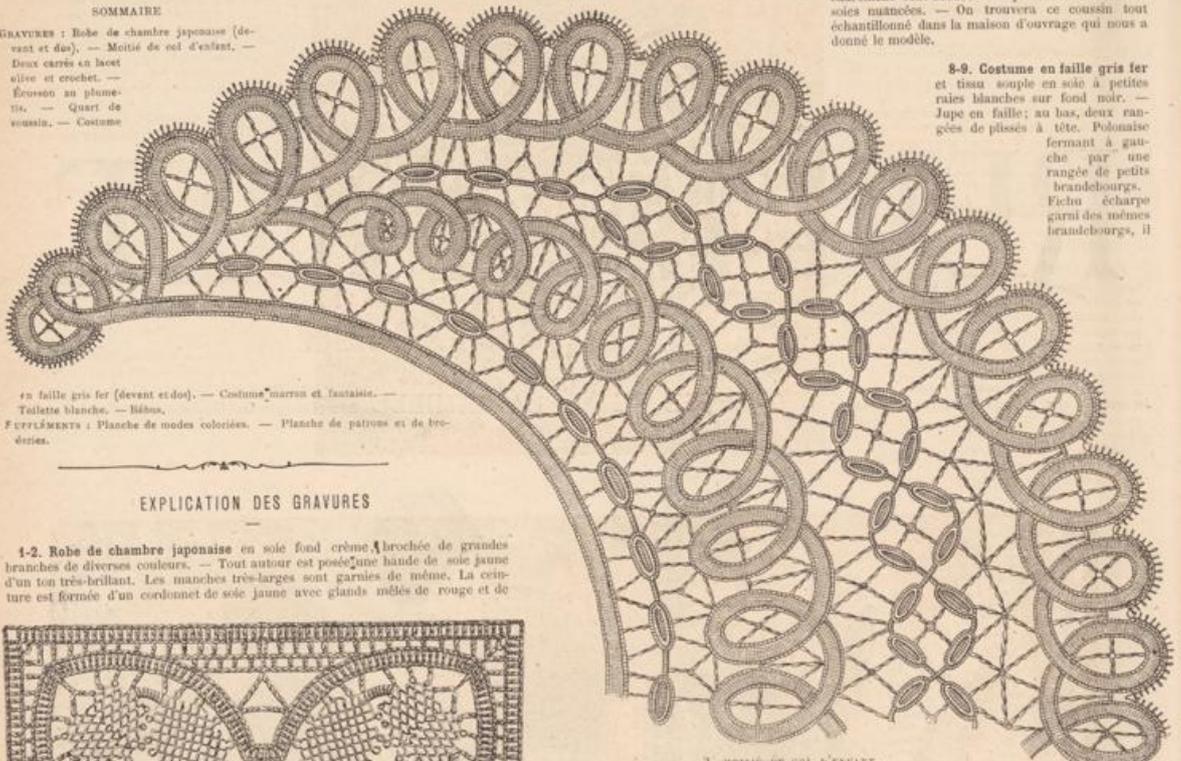


ANIERE RÉDUS
mariage nous prive, mais

giant, 13, quai Voltaire.

SOMMAIRE

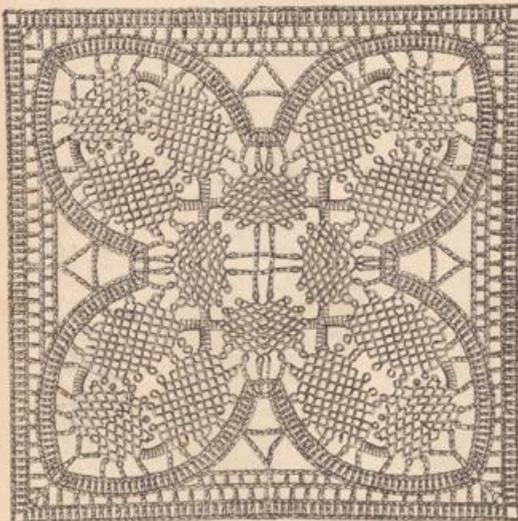
GRAVURES : Robe de chambre japonaise (devant et dos). — Moitié de col d'enfant. — Deux carrés en lacet olive et crochet. — Écusson au plumetis. — Quart de coussin.



en faille gris fer (devant et dos). — Costume marron et fantaisie. — Toilette blanche. — Bibou.
 FUYLÈMENTS : Plaque de modes coloriées. — Plaque de patrons et de broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Robe de chambre japonaise en soie fond crème brochée de grandes branches de diverses couleurs. — Tout autour est posée une bande de soie jaune d'un ton très-brillant. Les manches très-larges sont garnies de même. La ceinture est formée d'un cordonnnet de soie jaune avec glands mêlés de rouge et de



4. CARRÉ LACET OLIVE ET CROCHET.

jaune. Ces originales robes de chambre viennent directement du Japon; elles sont faites à la mode japonaise par les tailleurs du pays, et le tissu en est si léger que la robe plissée tiendrait dans les deux mains. — Nous devons ces modèles à l'obligeance de M^{me} veuve Jérôme, 19, boulevard Malesherbes.

3. Moitié de col d'enfant. — Modèle de la maison Le Bel-Delalande, aux Armoiries, 348, rue Saint-Honoré. — Ce travail est excessivement facile et se fait très-vite. Il faudra se procurer du lacet Renaissance et du lacet médaillon, avec lesquels on suivra les contours du dessin. Lorsque le lacet est cousu solidement sur du gros papier ou de la moleskine, on fait les barrettes cordonnées formant le fond du col. Le picot ornant le bord est rapporté; on l'achète au mètre. Les personnes qui voudraient avoir notre modèle échantillonné n'auront qu'à s'adresser à la maison d'ouvrage qui l'a fourni.

4-5. Deux carrés, lacet olive et crochet, pouvant servir pour voile de fauteuil, dessus d'ottoman, nappe de toilette, etc. — On commence par disposer le lacet, comme l'indiquent nos dessins, puis on le relie avec du crochet, mailles simples. Ensuite on fait l'encadrement également au crochet, mailles simples et barrettes.

6. Écusson à broder au plumetis et au point d'armes. — Cet écusson convient pour mouchoir ou autre objet de lingerie. On peut remplacer les deux initiales par d'autres lettres.

7. Quart de coussin en application sur satin noir. — Modèle de chez M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Le fond de ce joli coussin est en satin noir. Les applications sont en satin de couleurs vives et tranchantes, retenues au bord par des soutaches et de la grosse soie plate couponnée de points de traverse. Les palmettes de Ten-

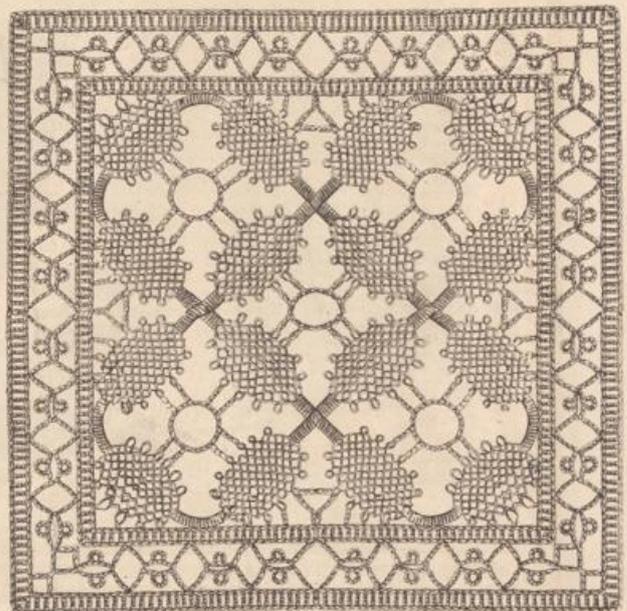
cadrement sont brodées au point russe avec des soies nuancées. — On trouvera ce coussin tout échantillonné dans la maison d'ouvrage qui nous a donné le modèle.

8-9. Costume en faille gris fer et tissu souple en soie à petites raies blanches sur fond noir. — Jupe en faille; au bas, deux rangées de plissés à tête. Polonaise fermant à gauche par une rangée de petits brandebourgs. Fichu écharpe garni des mêmes brandebourgs, il

est ouvert devant et noué d'un seul tour à la taille. Manches longues très-simples avec brandebourgs sur le côté jusqu'au coude.

Même costume vu par derrière. — La polonaise, très-relevée derrière et de côté, retombe sur la jupe en plis abondants, et se termine par une pointe figurant deux pans fermés par des brandebourgs. Mêmes garnitures sur la poche et les côtés. Le fichu tombe au-dessous de la taille et est orné de trois brandebourgs. — Ce joli costume vient de chez M^{me} Bardé sœurs, 31, rue de Penthièvre.

10. Costume marron et fantaisie, même modèle que celui de la gravure coloriée, vu par derrière. — Sur le bord de la traîne est posé un double rang de grosse chicorée. L'écharpe retombe sur la



5. CARRÉ LACET OLIVE ET CROCHET.

traîne en croise sou-
rend assez
rière.

11. Toi-
vue par d-
d'un ruc-
blanche,
plus du ta-
rangées d-
autour d-

Toilette
longue, et
est bordé
che. Lon-
par une
naise, gar-
mirecour
à former
retomber
longues.
un rache-
couds, gr-
Cofans
leur. —
rangées

traîne en portant de dessous la tunique qui croise sous le corsage. Le corsage-cuirasse descend assez bas et se termine en pointe par derrière.

11. Toilette blanche de la gravure coloriée, vue par derrière. — La polonaise, toute garnie d'un ruché bordé de dentelle de Mirecourt blanche, à bord bleu, est relevée derrière; les plis du tablier sont relevés de côté par quatre rangées de rubans bleus repliés. Ruche doublée autour du cou. — Modèle de M^{me} Pasquet.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette blanche en mousseline rayée. — Jupe longue, garnie au bas d'un plissé dont la tête est bordée de dentelle mirecourt bleue et blanche. Longue polonaise-bouze serrée à la taille par une ceinture de faille bleue. Cette polonaise, garnie tout autour d'un ruché bordé de mirecourt bleu, est relevée de côté, de manière à former par devant des plis remontants, d'où retombent des rubans bleus disposés en boucles longues. Du cou jusqu'à ces rubans, descend un ruché pareil à celui du bas. Manches au coude, garnies comme la polonaise.

Costume en étoffe de fantaisie et en faille brune. — Jupe longue en faille; au bas, deux rangées de grosses chicorées; une large écharpe



6. ÉCUSON AU PLUMETIS.

en étoffe de fantaisie, bordée d'un haut effilé rouge, bleu et brun, est drapée sur le bas de la jupe à partir des genoux. Au-dessus, s'ouvre, pour laisser voir l'étoffe du jupon, une tunique croisée, garnie d'effilés. Corsage-cuirasse court de côté, formant pointe devant. Manches longues, ornées au bas d'un double revers en faille brune avec nœud aux trois couleurs du corsage.

Ces deux toilettes viennent de chez M^{me} Pasquet, rue Neuve-des-Petits-Champs, 53.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté

Patrons 1 à 7 : Patrons en grandeur naturelle de la tunique que représentait, vue de dos, le dessin 16 de notre dernier numéro. Cette même tunique, vue de face, se trouve sur la planche coloriée qui accompagne ce même numéro du 26 août.

Nous donnons, en outre, sous les nos 1 bis à 5 bis, la silhouette en réduction de plusieurs de ces patrons.

Patron 8 : Fichu-écharpe, dont le dessin est donné dans le numéro de ce jour, figurines 8 et 9.

Second côté

N^o 1. Entre-deux pour chemisette ou camisole, à broder au point d'arme et au plumetis.



7. QUART DE COUSSIN EN APPLICATION SUR SATIN NOIR.

N° 2. Col à coins cassés, au feston avec oeillets.
 N° 3. Dessus de table à jeu, à broder en soutache. L'extérieur des feuilles se fait en vert, l'intérieur en couleur bois; les grains de raisin, qui s'exécutent au plumeau ou au passé, se font en vert foncé ou en nuances violacées du raisin.
 Ce dessin peut servir pour tabouret de pied, oreiller de canapé, etc.
 N° 4. Bavoir d'enfant, à broder sur piqué, en soutache ou chalinette.
 N° 5. Bordure riche, en soutache, pour tabeule ou robe d'enfant.

N° 6. Écran à broder sur cachemire en perles clair de lune.
 N° 7. Motif pour porte-cigares, porte-lettres, boîtes de fantaisie, à broder au point russe sur cachemire ou sur satin.

PATRONS DÉCOUPÉS

Le prix d'un patron coupé, en papier, est de un franc cinquante pour toute la France et l'Algérie — et de deux francs pour les pays étrangers. — Envoyer le prix en un mandat-poste en commandant le patron découpé.

LE COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Septembre, chasse, vendanges. Un des plus jolis mois de l'année, où prennent leurs joyeuses vacances ceux qui n'ont encore pu rompre la chaîne des occupations et des devoirs,



8 ET 9. COSTUME EN FAILLE GRIS FER (DEVANT ET DOS).

chaîne qui finit par peser au bout de onze mois, mais qu'on n'est pas fâché de reprendre après une salutaire interruption.

Pendant tout ce mois, il n'y aura encore rien de bien nouveau dans le royaume de la Mode, que m'est-il échappé! j'ai voulu dire, croyez-le bien, dans la république de la Mode. C'en est bien une, car il y règne plus de liberté que d'autorité. Ni comme forme, ni comme étoffe, je ne prévois de souveraineté absolue pour cet hiver. Ce n'est pas à dire qu'elle n'apparaîtra point, et qu'un revirement soudain ne nous imposera pas par exemple le velours au lieu de la faille pour robes et confections. Il faut s'attendre à tout, par-

ticulièrement quand on a pour chef du conseil des chiffons son excellence le caprice féminin. Quittons vite cette allure, car je pourrais, sous prétexte d'allusions qui ne sont point dans ma pensée, m'attirer quelque méchante affaire. Dès à présent, il est au reste décidé que le souple et charmant cachemire de l'Inde restera inamovible. Le cachemire français ou cachemire d'Ecosse — tous deux se fabriquent à Reims, avec nos belles laines de France — recommencent à être au moins aussi appréciés; comme robe de fatigue, ils sont plus solides que le cachemire de l'Inde. On parle aussi de costumes en draps légers.

Tout cela va se combiner et se décider pendant ce mois-ci.

En attendant, ce qui se fait beaucoup et ce qui est toujours très-joli, ce sont des corsages cuirasse sans manches, en très-beau velours noir ou en sicilienne épaisse noire aussi, tout couverts de riches broderies en perles de couleur. Ce sont de grandes fleurs, des dessins grimpants brodés en perles et posés sur la poitrine et dans le dos. Les perles clair de lune, très-nouvelles ce printemps, seront encore énormément employées l'hiver, et même pour ces corsages. Mais la nuance qui paraît devoir être la plus en vogue, c'est la nuance Vésuve ou flamme rouge. Hiver va bien avec flamme. Je précise, pour celles de mes lectrices qui sont au kin; cette nuance flotte entre un rouge sombre aux chauds reflets

le jolis mois de
ceux qui n'ont
et des devoirs,



65^e Année N° 296

Publié par

Dimanche 2 Septembre 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Coiffures de M. Saquet 33, et M. de La Roche-Champo. Parfums et Savons de la

Parfumerie Ninon, 11, et de Septembre. Corsets et Jupons de la M. S. Plument 33, et Verreries

Garnitures de la M. Rolland et Martin 68, Boulevard Sebastopol 68.

est toujours
nanches, en
noire aussi,
couleur. Ce
rodés en per-
ries clair de
énormément
es. Mais la
ue, c'est la
avec flamme.
ont au kin;
hauds reflets

et la riche cor
dépêndre cela
de méchant, a
figement sur
commodes à e
commence à s

A propos de
noté pour les r
de barège noir
avec des nou
enfilées. Les n

dessus un très-co
Cette étoffe d'ave
pera au bas en la
dès à présent pen
brouillards arriver
souple ou en foul
les froncées. Ce n'
ne doit pas faire t
qué; comme san
hanches, tout en
bien entendu, ne
la robe relevée, on

et la riche couleur capucine orangée. Il est très-difficile de dépeindre cela avec des mots. Enfin, ce Vésuve, qui n'a rien de méchant, se marie avec presque tout, et ressort magnifiquement sur fond noir. Ces cuirasses sont charmantes et commodes à enfiler à la campagne ou aux eaux quand on commence à sentir un peu de fraîcheur le soir.

A propos de perles, voici un très-joli arrangement que j'ai noté pour les robes de deuil de soie : on relève une tunique de barège noir ou de grenadine noire sur une jupe de faille avec des nœuds de faille emmêlés de perles de bois noir mat enfilées. Les manches et le corsage s'ornent de même. C'est

au bon goût de la couturière à disposer ce genre d'ornement assez sévère, mais d'un très-joli effet.

Je vais essayer de faire la description d'un petit pompon que des doigts adroits peuvent exécuter très-facilement. Sur un petit rond de tulle rouge noir, on pose des boucles doubles de ruban satin dit comète, très-étroit. Ces boucles ont 8, 10 ou 12 centimètres de longueur une fois repliées. Quand on a ainsi formé un chou très-léger, on pose encore une douzaine de bouts de rubans non repliés et de grandeur inégale, formant queue de comète. Au milieu du chou se place un tout mignon bouquet formé de trois violettes ou

d'un petit œillet, de deux paquerettes, d'une rose pompon. La fleur doit être de couleur très-tranchée : blanche ou bleue sur ruban cerise, jaune sur noir ou bleu. On pique ce pouf léger au coin du corsage ou dans les cheveux, et c'est un de ces riens qui donnent du genre à une modeste toilette.

Portera-t-on des jupons de dessous longs ou n'en portera-t-on point? Cela dépendra. Si la mode, comme il paraît probable et comme je le souhaite, continue à se fixer sur les costumes collants, les jupons longs auront tort et se changeront en traînes pour soutenir la robe par derrière. Il est donc fort question de porter des pantalons chauds et par-



10. COSTUME MARRON ET FANTAISIE.

11. TOILETTE BLANCHE.

(VOIR SUR LA PLANCHE COLORIÉE LES DEVANTS DE CES DEUX COSTUMES.)

dessus un très-court juponnet en épaisse et souple limousine. Cette étoffe duveteuse à raies blanches et noires se découpera au bas en larges dents garnies de volours noir. On peut dès à présent penser s'en faire, afin d'être prête quand les brouillards arriveront. Les pantalons se font déjà en flanelle souple ou en foulard solide, et tout garnis au bas de dentelles froncées. Ce n'est pas laid. Mais ce jupon en limousine ne doit pas faire tort au satin légèrement ourlé et très-piqué; comme santé, il faut tenir chaudement le tour des hanches, tout en ajustant l'étoffe dessus. Ces jupons courts, bien entendus, ne seront point pour le costume de rue. Sous la robe relevée, on portera de très-gentils jupons, étroits et

collants, en légère étoffe loutrée, tout soutachés au bas, du prix de 7 francs environ; j'en ai déjà vu de fort jolis. Pour jupon de grande fatigue, il y a encore la moire de laine, posée au bas d'une ceinture de percale, et rendue aussi légère que possible.

A bientôt les robes nouvelles, les manteaux d'automne et les nouveautés. En ce moment, toutes les têtes travaillent, les doigts essayent des échantillons nouveaux; on se consulte et, à la rentrée, nous signalerons les résultats bons ou mauvais de toutes ces combinaisons.

MARIE DE SAVERNY.

LA FEMME EN VOYAGE

A Madame Louise B...

5^e LETTRE

Pendant que le long serpent aux mille roues traverse à toute vitesse plaines, rivières et forêts, causons un peu des coiffures de voyage ou de campagne, utiles à savoir arranger soi-même.

Vous voilà justement près d'un bel endroit. Entendez-vous le rossignol qui chante au-dessus du jardin des roses, à deux pas de la rivière? Vous n'avez qu'à vous diriger de ce côté.

Quant à lui, il reprit le chemin du château. Il s'en allait se frottant les mains : — J'avais une dette à payer au jeune homme, grommela-t-il; mais il ne saura jamais d'où cette belle rencontre lui sera venue. Va-t-il être content! Il aurait été bien capable d'offrir sa part de paradis en échange. Les amoureux sont des pâles.

Puis il réfléchit un moment. — Pas elle, pourtant, grommela-t-il. C'est une vraie chrétienne et une vraie noble!... Oh! si je ne la connaissais pas si bien, j'aurais averti le jeune homme de s'en aller, au lieu de m'arranger pour ne point le voir. Il y a des gens qui penseraient que j'ai eu tort. Bon! Où est le mal si les causes ont un tantinet des jours à venir tous les deux?... Le jardin des roses, à Saint-Hélo, n'était point ce que pouvait faire croire son nom renouvelé des fantaisies orientales, mais tout simplement une clairière verte et fleurie, entre de grands arbres, une belle pelouse carrée bordée, sur ses quatre côtés, de magnifiques rosiers du Bengale. Une seconde rangée de rosiers grimpaux s'accrochait aux branches sombres; ceux-là étaient blancs et leurs bouquets de neige semblaient s'ouvrir au cœur des chênes. Au devant étincelaient les touffes de bengales qui portent la plus vivace et la plus brillante des roses.

Sur la pelouse était un banc rustique où le marquis venait bien souvent s'asseoir. Ce lieu charmant et embaumé était son œuvre; il avait planté ces rosiers de ses mains, plus de soixante ans auparavant, durant ses vacances d'école, quand il studiait aux jésuites de Vannes, et quelquefois il interpellait ses enfants d'une façon plaisante. — Vous êtes presque aussi vieux que moi; mais vous reverdissez et rajeunissez tous les ans! Dieu a donné ce privilège aux plantes et aux arbres, et l'a refusé à l'homme. A nous, il ne nous permet point de retourner en arrière... C'est qu'il sait bien que toutes les sottises que nous avons faites, nous les refaisons encore. Dans sa bonté, il juge que c'est assez d'une fois!

La veille encore, M. de Verteilles avait passé là, avec Myriam, l'après-midi tout entier. Naturellement, ils causaient du grand lendemain et l'octogénaire expliquait à la fiancée de vingt ans les dispositions qu'il avait prises pour la rendre maîtresse après lui de tous ses biens. Comme elle se plaignait de cette insistance qui lui mettait des larmes aux yeux : — J'en conviens, lui avait-il dit en riant, je ne vous parle que de ma mort... — Et moi, fit-elle, je n'y veux jamais penser!

Les jours à venir étaient donc bien loin de son esprit. Songes ingrats et dorés, d'autres s'y seraient abandonnées à sa place. Quant à elle, ne venait-elle pas d'en fermer de ses mains la porte d'ivoire, en disant au baron Hector : — Père, je n'aimerais jamais que vous, Et puis n'était-elle pas marquise de Verteilles?

L'été lui vint de faire un bouquet de ces roses qu'elle conservait fraîches jusqu'au lendemain sous un globe de verre et qu'elle ferait présenter au marquis à son réveil. D'abord elle dépouilla les rosiers de Bengale, puis passa aux rosiers blancs. Elle allait le front incliné, cueillant des fleurs aux basses branches. Un trille prodigieux du rossignol lui fit relever la tête.

Alors là, sous la ramure, debout entre deux arbres, elle vit le comte Maxence. Il était à quelques pas d'elle. Les lèvres de Myriam s'ouvrirent, mais elle retint le cri qui allait s'en échapper; et muette, les yeux brillant d'une indignation qui n'était pas jouée, elle lui demanda seulement du regard la raison de sa présence.

— N'ai-je pas bien mérité ce bonheur d'un moment? dit-il de sa belle voix grave et attendrie. Ma vie est attachée à la vôtre depuis le premier jour où je vous ai vue. Il y a six mois, j'avais mesuré l'abîme qui nous séparait. Je pouvais continuer d'exister misérablement sans vous, loin de vous qui auriez oublié jusqu'à mon nom, si même vous l'aviez jamais su; je n'aurais qu'à frapper M. d'Avrigné... Je pouvais aussi éveiller la pitié dans votre cœur par un souvenir durable... Mourir, c'était vivre dans votre pensée... Mais la mort n'a pas voulu de moi... C'est que ma destinée est meilleure que je n'aurais osé le croire... C'est que l'espérance, à la fin, doit m'être permise...

Myriam écoutait à peine. Une seule pensée l'obsédait. Comment avait-il choisi un pareil jour pour risquer de la voir? O désenchantement! Si pourtant elle n'avait pas su défendre son imagination et son cœur, s'il lui était arrivé de se laisser aller, comme d'autres, au fil du rêve, voilà le choc soudain qui l'aurait rendu à la réalité et à la raison. Voilà le réveil!

Mais était-elle sûre de s'être toujours si bien défendue, de n'avoir pas au moins pensé que le comte Maxence était supérieur à tous les autres hommes, qu'il devait être délicat, loyal, chevaleresque?... Et vraiment ce qu'il venait de dire aurait pu le prouver s'il l'avait dit dans un autre moment. C'étaient de belles paroles touchantes et nobles; mais le jour du mariage n'était-il pas indignement choisi?

Maxence fit un pas en avant, Myriam recula. Sa robe se déchirait aux épines des rosiers.

— Mademoiselle, dit le comte, je vois que je me suis doulo- reusement trompé...

Mademoiselle! Il ne savait pas!...

Myriam devint plus pâle et chancela... Tout à coup, rassemblant ses forces, elle s'enfuit. Reentrée dans sa chambre, elle se laissa tomber sur un fauteuil. Presque défaillante, elle disait :

— Je l'accusais donc injustement... Il ne sait pas! il ne sait pas!

XIV

— Nous autres vieux garçons! dit tout haut et en riant M. de Verteilles...

On dit que ces vieux rebelles à la loi commune qui n'ont jamais su de sex marier ne finissent pas bien. Quant à lui, aurait-il donc si mal employé ses derniers jours? Qu'était-il désormais? Une ombre. Il avait pourtant trouvé le secret d'ensoulever une âme. Il l'avait rendu libre, lui qui n'était plus que l'esclave des ans.

Le marquis était seul depuis une heure dans son jardin des roses. Il fit lentement le tour de cette retraite préférée, dans les touffes de bengales, il vit une brèche.

Il n'était pas besoin de demander le nom de l'imprudent qui, apparemment pour abrégier le chemin, s'était glissée parmi les rosiers sans songer aux épines. Un lambeau de soie bleue accusait Myriam. La veille, après avoir quitté sa toilette mystique, le jeune marquis portait une robe bleue. Voilà donc ce qu'avait coûté à la chère enfant le beau bouquet de roses offert au vieillard à son réveil. Le marquis pensa que ces épines avaient dû maltraiter les doigts mignons de l'étourdie autant que sa robe et regretta le plaisir qu'il avait trouvé à respirer ces roses.

Alors il alla s'asseoir sur le banc rustique au centre de la pelouse; il tenait le lambeau de soie, une pièce de conviction qui allait lui servir de texte pour une douce gronderie quand il retrouverait M^{me} de Verteilles au dîner.

M^{me} de Verteilles?... Ce nom lui arracha d'autres sourires et le fit de nouveau songer à la fête de la veille et à l'effet produit dans la noblesse et dans le pays par le mariage du patriarche. Effet d'autant plus singulier que le patriarche était demeuré célibataire jusqu'à quatre-vingt-un ans. Il y a des gens qui ayant été mariés ont le goût ou la manie de renouer l'éprouve; Barne-bleue était de cette province. Mais marcher à l'autel pour la première fois après un siècle presque entier de célibat!...

— Nous autres vieux garçons!... répéta M. de Verteilles.

Eh! s'il avait voulu seul, qu'il avait voulu? Celui qui lâchant décide de nos destinées. Tous les parents et les vieux amis de Verteilles, l'amiral d'Avrigné le premier, ne le savaient-ils pas bien? Quant au baron Hector, comment dans ses colères n'avait-il jamais rappelé au marquis une triste page de sa longue vie? C'est que peut-être, en cherchant bien, on pouvait encore trouver le bon coin dans cette âme toujours violente, autrefois si haute, dont une passion sans règle avait fait une vilaine âme. Le baron n'ignorait point la cruelle histoire... En ce temps-là, Marie d'Avrigné avait sept ans environ. Sa mère, la comtesse Réjane, la belle sœur de l'amiral, était veuve depuis deux ans. Elle disait à Louis de Verteilles : — Marie sera votre fille... — Et Marie d'Avrigné devait être à son tour la mère de la jeune marquise.

Ainsi, pensa le vieillard, j'aurais dû devenir plus tôt ce que je suis devenu depuis hier, le second aïeul de cette enfant.

Il faisait une journée très-calme avec un ciel couvert. Pas un souffle de vent; rien ne dérangeait l'immobilité sombre des chênes qui servaient de cadre au jardin des roses; on n'apercevait pas même le plus léger tremblement des feuilles. Le silence eût été complet sans le chant de la cascade et le clapotement de la marée.

Le marquis appuya ses deux mains sur la pomme de sa canne et son front sur ses cheveux... Pourquoi Myriam n'était-elle pas venue, le matin, lui apporter elle-même ce bouquet? Pourquoi n'avait-elle pas paru au déjeuner? Le maître du logis et le baron Hector s'étaient trouvés seuls en présence à table. Étrange repas de famille!... Pourquoi Myriam demeurait-elle obstinément enfermée chez elle?

Pourquoi? Ah! quelque rêve furtif peut-être... quelque traitte petit regret... On voit souvent un nuage dans le ciel bleu. En est-il pour cela moins pur?... Cependant Myriam craignait de laisser voir sur son visage même cette ombre légère. C'est pourquoi elle se condamna à demeurer captive... Non, elle ne regretta rien, elle ne voulait rien regretter... Loyale et chaste, elle ne se permettait pas non plus l'espérance. De là quelques échappées de tristesse qu'elle ne pourrait toujours vaincre...

Quant à lui, à ce jeune homme... Eh bien! le comte Maxence s'éloignait. Cela était noble et digne de tous les âges. Pour la paix de son cœur à elle, il serait mauvais qu'elle pût le voir.

— Et pour la paix aussi de sa conscience, murmura le vieillard. Je la connais bien!

Il prit un sifflet d'argent suspendu à la chaîne de sa montre et en tira un son aigu et prolongé qui, de toutes les par-

ties du parc, arrivait jusqu'à la maison. Un domestique accourut :

— C'est l'heure du dîner des gardes, dit le marquis. Amenez-moi Martin Bataille.

Quelques minutes s'écoulèrent, Martin parut. Il avait, ce jour-là, ce que Myriam autrefois appelait en riant ses mines fauves :

— Oh! lui dit M. de Verteilles en le regardant, sur qui donc as-tu aiguisé tes dents ce matin, vieux loup? Tu as un sujet de contentement que tu ne voudrais peut-être pas dire.

— Pour cela non! répondit Martin. On peut bien avoir ses petits secrets, monsieur le marquis... Mais tout le monde ici n'est pas content, allez! Je viens de le rencontrer, lui...

— Lui?... C'est la façon dont tu parles de ton ancien maître?

— Eh! reprit le garde, excusez-moi. Si vous saviez comme il est en peine...

— C'est ce qui te met en joie. Tu es pourtant honnête et tu lui étais dévoué...

— Bah! j'ai tâché d'être honnête une fois avec lui... C'est alors qu'il m'a chassé.

— L'issons cela. Le baron Hector ne t'a-t-il rien dit au passage?

— Que voulez-vous qu'il me dise? Il tourne autour de la maison et ne voit point ce qu'il voudrait voir. Hier, il se flattait d'avoir refait son petit chemin près d'elle...

— Elle?... Je suppose que tu veux désigner la marquise. Il faut s'accoutumer à ton langage.

— En croyant cela, reprit Martin, il s'est joliment trompé.

— Ecoute, dit M. de Verteilles, je te dispense de me faire le confident de tes rancunes. Tu n'espères pas que je les approuverai. Je t'ai fait chercher pour te parler de ta maîtresse. Tu l'accompagnais hier soir dans le parc. Je t'ai vu de ma fenêtre la conduire de ce côté...

— Elle m'a renvoyé. Elle voulait rester seule. Mais elle a continué de se promener par ici.

— Je le sais, puisqu'elle m'a fait un bouquet de ces roses.

— Eh! dit Martin avec son ironie sauvage, en montrant le morceau de soie bleue dans les mains du marquis, je vois même qu'elle a déchiré sa robe.

— J'imagine, répliqua M. de Verteilles, qu'elle se sera engagée sans y prendre garde dans les rosiers lâches pour voir le rossignol qui chantait au-dessus de sa tête.

Martin se mit à rire silencieusement :

— Mettons que c'était un rossignol, dit-il. Sûrement c'est un bel oiseau; je crois qu'il chante bien.

— Ne bavardons point, vieil homme, reprit le marquis avec impatience. Tu aimes ta maîtresse qui te rend cette affection, car elle sait ce qu'elle te doit; elle n'a pas oublié les mauvais jours de son enfance. Je connais sa confiance en toi. En ta présence, elle ne songerait pas à se contredire. Tu peux donc me dire si, dans votre promenade, hier soir, la marquise t'a paru triste ou gaie. C'est tout ce que je veux apprendre.

— Le sais-je moi? Triste ou gaie? Il y a des moments comme cela où l'on est tous les deux ensemble...

— Bien, dit M. de Verteilles en le congédiant d'un geste. J'ai eu tort de compter sur toi.

C'était pourtant la réponse qu'il devait attendre; et de plus c'était la vraie. Martin ne venait d'expliquer que trop exactement ce qui allait se passer dans le cœur de Myriam, et le marquis attristé se dit :

— Je ne croyais pas avoir si tôt à douter de mon œuvre; mais serais-je trompé? n'ai-je point fait, comme Hector? n'ai-je pas fait comme le père, moi l'aïeul d'adoption? n'ai-je pas tenté la nature?...

Le reste de sa pensée fut accompagné d'un soupir :

— En l'arrachant à un égoïsme diabolique, pensait-il, en lui donnant la perspective de la liberté, je l'ai placée pourtant entre le devoir et les songes. Ce sera un autre lutte. Je l'y verrai se débattre, je ne pourrai l'empêcher de souffrir.

Martin s'éloignait. Le marquis se ravisa.

— Non, dit-il, j'ai encore besoin de toi. Tu vas aller trouver ta maîtresse, tu lui diras... Attends! je veux songer à ce que tu devras lui dire.

En effet, il rêvait. Martin ne le quittait pas des yeux, et un nuage passa sur son front parmi le hâle et les rides. Avait-il enfin le sentiment de ce qu'il avait fait la veille en conduisant Myriam au comte Maxence, dans le jardin des roses? Comprendait-il que, pour satisfaire son désir de revanche contre le baron Hector, il s'était fait un jeu d'offenser son nouveau maître?

— Va, reprit M. de Verteilles. Tu diras seulement à la marquise que je la prie de ne recevoir dans une heure.

Tous deux, au même instant, prêtèrent l'oreille. D'un côté résonnaient les notes joyeuses de la cascade, de l'autre la marée battait le pied du barrage de rochers. Ce double bruit ne suffisait plus à couvrir la marche d'une barque rasant la lerge. Cependant celui qui la montait, quel qu'il fût, travaillait de son mieux à ne point se faire entendre. Les avirons ne coupaient l'eau qu'avec une lenteur savante et des précautions infinies. Bientôt même le navigateur mystérieux, cessant de ramer, essaya de se haler en s'aidant des branches pendantes. On entendit le grémissement des feuilles

froissées, le choc amorti de la barque atterrissant dans la saulaie, puis un coup sourd. L'homme sautait à terre.

Martin Bataille, un instant immobile, traversa brusquement la pelouse et s'engagea en courant sous les arbres. Le marquis (donné sa leva et le suivit; mais le terrain était difficile. Tout en s'avancant à l'aide de sa canne, il vit bien que si dans un instant il se trouvait en présence de ce visiteur encore inconnu, ce ne serait point du tout la faute du garde. La voix de Martin Bataille s'élevait avec un accent de reproche et de colère; une autre voix mâle et sonore lui donnait la réplique. Bientôt M. de Verteilles fut assez près pour reconnaître le sujet de la querelle et démolir les paroles. Martin sommait son interlocuteur de remettre sa barque à flot et de s'éloigner. Celui-ci répondit nettement :

— Je veux voir le marquis de Verteilles.

Le marquis se trouvait au bord du chemin, au-dessus des saules. Sa vue était trop affaiblie pour lui permettre de distinguer clairement à cette distance les traits de celui qui venait de le nommer; il reconnut seulement que c'était un homme jeune et de haute taille :

— Qui souhaitez-vous M. de Verteilles? demanda-t-il.

Le jeune homme leva les yeux, tressaillit d'abord, puis se découvrit et s'inclina :

— Monsieur, dit-il, je suis le comte Maxence de Briey.

Le vieillard, au contraire, se redressait. Ses yeux se portèrent rapidement sur Martin Bataille qui essayait de se décrocher dans le feuillage.

— Toi, dit-il, reste... Et vous, monsieur, faites-moi la grâce de monter vers moi, car mes quatre-vingts ans ne me permettent point de descendre vers vous.

Le comte Maxence ne bougea pas.

— Pardonnez-moi, répondit-il, je ne monterai point. Ce que je suis venu vous dire, parce que l'honneur me le conseillait, doit tenir en deux mots. Le hasard me dispense d'avoir à m'introduire plus avant chez vous, ce qui aurait rendu cette démarche doublement délicate. Je dois m'estimer heureux que les choses aient tourné de cette façon favorable et prompt. Monsieur, on vous avait engagé hier ma parole...

— Je suppose, dit le marquis avec plus de hauteur encore, que vous ne venez point la reprendre, monsieur. S'il en était ainsi, vous ne me trouveriez pas disposé à vous la rendre.

— Monsieur, dit Maxence, vous avez le droit d'être sévère.

— J'en ai le devoir, répliqua le vieillard.

Hier, reprit le comte, un de mes amis, le meilleur de mes amis, le commandant Humbert, vous a spontanément promis en mon nom que je m'éloignerais de ce pays. Il ne savait pas que j'étais si près de Saint-Hélène en ce moment même. Et moi, si j'ai osé chercher à revoir M^{lle} de Kernovenoy, c'est que je ne savais point qu'elle était devenue... c'est que je n'avais jamais su qu'elle dût devenir la marquise de Verteilles.

Le marquis l'écoutait désormais en silence. Il ne se demandait plus pourquoi Myriam était enfermée chez elle depuis le matin. Elle avait vu M. de Briey.

Maxence s'interrompit un instant; il attendait une nouvelle réponse.

— Non, continua-t-il, je ne le savais pas. Et je n'ai plus qu'un désir au monde, c'est que M^{lle} la marquise de Verteilles en soit la première bien persuadée.

M. de Verteilles sourit tristement :

— Eh! bien, monsieur, dit-il, je le lui dirai.

Sa voix avait subitement perdu tout accent de colère. Le comte rougit violemment. Comment n'aurait-il point cru que cette douceur était une moquerie cruelle?

— Monsieur, dit-il, avec un terrible effort, j'ai eu déjà l'honneur de vous dire que je venais ici pour confirmer la parole du commandant et non, comme vous l'avez cru, pour la reprendre. J'ai fait ce que je devais, je le ferai jusqu'au bout; j'aurai quitté la Bretagne ce soir.

Il s'inclina de nouveau, sauta dans la barque, la repoussa d'un coup vigoureux loin du rivage et reprit les rames.

— Martin! dit M. de Verteilles.

Le garde baissa le front et ne répondit pas.

(A suivre.)

PAUL FERRY.

CORS, DURILLONS, OIGNONS

(Suite)

La cautérisation par les agents chimiques est un procédé dont il faut user avec beaucoup de prudence; c'est celui qui occasionne le plus d'accidents, autant par la maladresse de ceux qui s'en servent que par l'action violente de ces caustiques. On a vu des cas de mort survenir à la suite de ces cautérisations. D'autres fois, on a été obligé de faire l'amputation des oreilles. Les substances dont on se sert habituellement pour cette opération sont l'acide azotique, l'acide sul-

furique ou vitriol, le nitrate acide de mercure et la potasse caustique. Ces agents sont extrêmement puissants. Les trois premiers sont liquides et par cela même très-difficiles à maintenir sur le cor; ils peuvent couler sur les côtés et brûler les parties voisines. De plus, leur action étant partout uniforme et le cor n'ayant pas la même épaisseur sur toute son étendue, il arrive que les bords sont trop profondément cautérisés, tandis que le centre ne l'est pas assez. En outre, la peau qui se trouve au-dessous du cor est très-amincée, et le caustique, après l'avoir brûlée, peut atteindre facilement jusqu'à l'os. Je crois que, pour toutes ces raisons, il faut renoncer à la cautérisation.

Cependant il est une substance qui, sans être trop énergique, a une action toute spéciale sur le tissu épidermique; c'est l'acide lactique cristallisé. Cet acide dissout pour ainsi dire le cor. On en met chaque jour une goutte sur les parties malades et on le laisse s'évaporer. Au bout d'un certain temps, il n'est pas rare de voir entièrement disparaître les cors. Ce moyen n'entraîne absolument aucun danger.

Pour moi, voici le procédé que je conseille à mes clients et qui réussit infailliblement si on veut le suivre jusqu'au bout :

Je fais prendre un bain de pieds chaud d'une demi-heure pour ramollir les cors. Puis, à l'aide d'un couteau à lame mousse, ou simplement avec l'ongle, on enlève tout ce qui peut être détaché sans douleur. Cette première partie de l'opération finie, on prend un petit crayon de nitrate d'argent (pierre infernale) qu'on mouille légèrement et qu'on promène plusieurs fois sur toute la surface du cor. L'opération se borne là pour le moment. Au bout de dix à douze jours, il s'est formé une escarre noire, épaisse, qui se détache toute seule ou qu'on peut facilement détacher avec l'ongle. On recommence alors le bain de pieds ainsi que la cautérisation au nitrate d'argent, et il est rare qu'après avoir répété trois ou quatre fois la même opération, les cors n'aient pas entièrement disparu.

Quel que soit le procédé qu'on emploie pour guérir les cors, il est absolument indispensable de modifier la chaussure, sans cela ils se reproduiront indéfiniment.

Les durillons se traitent de la même façon que les cors; mais ils offrent moins de résistance, parce qu'ils n'ont point de racines.

L'ŒIGNON étant, par sa nature, essentiellement différent du cor et du durillon, demande un tout autre traitement. Cette tumeur n'intéresse pas seulement la peau, elle a son siège principal sur l'os qui s'enflamme, se gonfle et augmente de volume au point de simuler la racine dont elle a pris le nom. Lorsque l'œignon existe depuis longtemps il est inutile d'essayer de le guérir. Aucun traitement ne réussit. Quand, au contraire, il commence à se développer, on peut facilement en arrêter les progrès et même le guérir.

Pour cela, il faut d'abord mettre le pied tout à fait à l'aise en ne portant que des chaussures très-souples. Le repos serait même le moyen le plus efficace. On prend fréquemment des bains de pieds tièdes et on recouvre la petite tumeur naissante de cataplasmes de farine de lin. Si l'os est peu gonflé, s'il n'est point altéré profondément, ce traitement suffit pour le ramener presque toujours à son volume normal. En aucun cas il ne faut employer les remèdes excitants tels que les emplâtres, les onguents et les pommades de toutes sortes qui sont pour le moins inutiles sinon dangereux.

L'œignon, outre qu'il constitue une difformité des plus désagréables, devient quelquefois le siège d'une douleur tellement vive, que la marche devient impossible. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui ne trouvent du soulagement à leurs souffrances qu'en pratiquant une ouverture à leurs chaussures au niveau de la tumeur. Plutôt que d'en arriver à cette extrémité, je crois qu'il vaudrait mieux adopter un traitement palliatif analogue à celui que j'ai indiqué pour les cors.

On prend une bande de diachylon gommé; on taille plusieurs rondelles d'un diamètre un peu plus grand que celui de l'œignon et on pratique au milieu de chacune d'elles une ouverture suffisante pour laisser la tumeur libre. On colle ces disques de diachylon les uns sur les autres autour de l'œignon de manière à lui former un rempart circulaire sur lequel s'exerce la pression de la chaussure. De cette façon on évite la douleur et on masque même la difformité du pied occasionnée par la tumeur.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Potage Crécy au gras.
Friture d'éperlans.
Poulet à l'estragon.
Filet de bœuf rôti.
Tomates farcies.
Salade.
Crôte aux pêches.
Glace au café.
DESSERT :
Raisins de Malaga blancs — Poires.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

M. de Plument a eu la main heureuse avec son corset *bains de mer*; de tous côtés on le réclame, on le veut; aussi les dépôts de se multiplier. Nous avons déjà indiqué ceux qui sont établis chez M^{lle} Maigrot; chausée d'Ingovalle, au Havre, et rue de la Mer, à Trouville. Nous devons y ajouter aujourd'hui, pour la Belgique, l'adresse de la maison Bourgonne; rue Louise, 41, à Ostende, et rue du Marché-aux-Herbes, 108, à Bruxelles.

Voilà qui va donner une grande extension à la vente de ce gentil corset. Avec cette agréable facilité de pouvoir l'acheter aux mêmes conditions que dans la maison de Paris (33, rue Vivienne), aucune femme ne serait excusable de s'en passer. Ce corset *bains de mer* offre tant d'avantages aux laigneuses qu'il préserve à la fois de la rudesse des frottements et des regards indiscrets! Son prix (25 francs) est lui-même un attrait de plus, car c'est là une somme insignifiante eu égard aux avantages de ce précieux corset.

En dehors de la saison des eaux, le corset *bains de mer* rendra de grands services comme ceinture de repos. Avec la mode actuelle des « matinales », — ce gracieux déshabillé dont la faveur s'accroît chaque jour, — ce corset est infiniment préférable à tout autre modèle.

La maison Baré, sœurs, couturières, 34, rue de Penthièvre, à Paris, recommandée par la *Revue de la Mode*, envoie franco échantillons d'étoffes pour robes, costumes, confections, à des prix modérés. Jolis modèles. Nouveautés pour l'automne. Maison de confiance. Envoyer corsage et longueur de jupe.

BACCALAURÉATS

Institution de REUSSE, 49, rue du Cardinal-Lemoine.
Le 3 septembre, reprise des cours session novembre.

PRIME EXCEPTIONNELLE

offerte à ses nouveaux abonnés par le

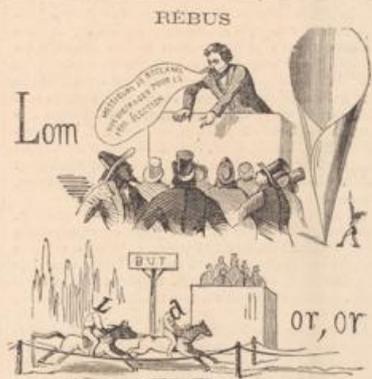
JOURNAL DE MUSIQUE

Le succès rapide du *Journal de Musique* lui permet de faire des sacrifices exceptionnels, en faveur des nouveaux abonnés que sa vogue lui attire. Un certain nombre de collections de la première année ont été brochées dans ce but, et nous annonçons avec plaisir aux personnes dont l'intention est de s'abonner à cette remarquable publication hebdomadaire qu'elles pourront se procurer ces cinquante-deux livraisons pour la somme de neuf francs.

Elles y trouveront plus de cent cinquante morceaux de caractères divers réunis dans la plus éclectique des anthologies, depuis le classique jusqu'au romantique, l'ancien et le nouveau, le sérieux et le léger; ils y verront (en y retrouvant leur morceau favori) diffuser les opéras et les opérettes de toute l'année; ils y trouveront de nombreuses œuvres de piano de tous genres et de toutes forces, des morceaux de chant pour toutes les voix; et les instrumentistes s'y verront représentés par des œuvres écrites pour le violon, la violoncelle, la flûte, le hautbois, etc., etc.

Que de choses curieuses, inconnues, intéressantes, à déchiffrer pour le pianiste, le chanteur, le virtuose! Et comment pourrait-on, hors de cette publication unique, trouver tant d'extraits artistiques réunis en un seul volume, qui contiendra (dans un texte varié, instructif, attachant) tout ce qui s'est passé dans l'art musical dans l'année écoulée!

Il faut donc se hâter de profiter de ces collections précieuses par leur composition et aussi par leur bon marché, dû aux perfectionnements nouveaux de la gravure musicale, et s'adresser sans retard à l'administration du *Journal de musique*, 13 et 15, quai Voltaire.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Le Père-Lachaise mérite l'attention des étrangers.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.